

## LE PROJET « ON OUR OWN TOGETHER II » : À L'AUBE D'UNE ÈRE NOUVELLE

Ann-Louise Davidson, Raymond Leblanc, Silas Leno, Nathalie Clément,  
Sophie Godbout, Mirela Moldoveanu, Yolaine Payeur, Catherine Turcotte

Dans le cadre d'un projet visant le processus de transition de la vie dans leur famille à la vie dans la communauté d'adultes vivant avec une déficience intellectuelle, sept doctorants ont participé à une recherche-action. Plus spécifiquement, ce projet visait à accompagner pendant deux mois quatorze adultes déficients dans leur vie commune dans une résidence universitaire. Ce texte s'attache à faire la narration de l'expérience vécue par les jeunes adultes, telle que représentée par le groupe de doctorants. Il présente l'entrée dans le projet, une analyse serrée des problématiques à l'étude et une synthèse de l'expérience sous forme d'implications pour le suivi du projet.

L'idée de participer à un projet de recherche-action est venue lorsque le professeur qui enseignait un cours de recherche qualitative au niveau doctoral a entrepris de faire vivre à ses doctorants, une expérience authentique d'une méthodologie de recherche à l'étude: la recherche-action. La recherche a été menée en collaboration avec le centre communautaire « Live Work Play », un organisme charitable qui a pour mission d'explorer des solutions permettant de réduire les barrières sociales et d'améliorer la qualité de vie de personnes vivant avec une déficience intellectuelle et de leur famille. À partir du site Web du centre « Live Work Play », des notes de terrain de mes collègues, ainsi que celles que j'ai récoltées, ce texte tente de tisser la trame de l'expérience vécue par une équipe de doctorants lors du projet « On our own together », qui a eu lieu aux mois de mai et juin 2004. Ce projet visait l'insertion sociale d'un groupe de quatorze jeunes adultes vivant avec des déficiences intellectuelles. Au cours de ces deux mois, les chercheurs ont contextualisé les enjeux soulevés par les responsables du centre « Live Work Play ». Dans ce texte, j'utilise ma voix pour tenter de reconstituer l'enchaînement des événements vécus à travers le regard de chacun. Au départ, je suis le fil temporel

des premières étapes de notre entrée dans le projet. Ensuite, je tente de porter un regard plus spécifique sur l'expérience vécue à travers la lentille de chaque problématique étudiée. L'interrelation qui existe entre les problématiques étudiées permettra, à la fin, de peindre le portrait le plus global des points saillants qui ont marqué notre recherche afin d'en faire émerger des recommandations pour un suivi.

### Étapes de préparation

La première étape du projet résidentiel, « On our own together I », avait déjà eu lieu à l'été 2003. Il avait pour but d'accompagner dix adultes déficients dans une résidence universitaire pendant un mois sous une supervision soutenue. Ce projet pilote s'est avéré un succès, mais la vie en communauté et à l'extérieur de la famille a fait émerger certains problèmes. C'est à l'observation de ces problèmes spécifiques que l'équipe de doctorants devait se pencher. Lors de notre première rencontre, l'enthousiasme des responsables du centre « Live Work Play » et du projet « On our own together », nous a paru tellement authentique que tous ont été univoques face à l'idée qu'il s'agissait d'une occasion inouïe d'apprendre à mener une recherche-action par l'expérience. Cette étude nous permettrait

également d'apporter une contribution à la communauté de personnes vivant avec des déficiences intellectuelles.

C'est lors de cette rencontre que les responsables nous ont fait un survol du projet qui nous attendait: cette deuxième étape du projet a été financée par la Fondation Trillium et par Centraide. Ces fonds devaient permettre à 14 membres de la communauté « Live Work Play » de vivre dans une résidence universitaire pendant deux mois sous une surveillance minimale. Au cours de la journée, les participants étaient occupés à divers travaux à temps partiel et à des activités au centre « Live Work Play ». Des facilitateurs étaient seulement présents durant la soirée, pour faire un retour sur les événements de la journée et pour aider le groupe à s'organiser. Les participants étaient jumelés en groupes de quatre par suite. Une salle commune était réservée aux activités de groupe et pour écouter la télévision. Le petit-déjeuner et le souper étaient servis à la cafétéria de l'université. Une salle de lavage à côté des suites était disponible pour faire leur lessive. Dans ce contexte, nos observations participantes devaient servir non seulement à se pencher sur les questions qui avaient été soulevées lors de la première étape du projet, mais aussi à réfléchir sur des pistes qui permettraient de faire des recommandations pour une meilleure intégration sociale de ces jeunes adultes. À plus long terme, le projet vise la construction d'une maison de seize appartements qui, tout à la fois, favoriserait l'indépendance et l'interdépendance.

Après cette rencontre, les doctorants ont négocié avec le professeur en vue d'un choix de problématique. Le rapport au téléphone, l'étude de cas d'un participant confiant et la résolution de problèmes ont été choisis comme points de mire de notre engagement. Au cours de cette période, les cours de la session d'hiver étaient terminés et plusieurs d'entre nous devions nous déplacer afin de participer à des congrès scientifiques. Trois d'entre nous avons donc lu un manuel d'auto-formation sur la recherche action de Lavoie, Marquis et Laurin (1996), suspendus à 10 000 pieds d'altitude, en route pour la Biennale de l'Éducation et de la Formation de Lyon, où nous devions participer à des débats publics.

C'est dans ce climat d'enthousiasme et de mouvance que l'étape de préparation initiale et de préparation à l'action se sont faites. Il arrive souvent qu'en recherche, les étapes préparatoires soient truffées d'envoûtement et de fascination, mais l'arrivée sur le terrain pour une collecte de données n'est pas toujours tributaire de la même exaltation. D'ailleurs, il est fréquent que plusieurs problèmes surgissent, que des événements imprévisibles ajoutent des délais à la collecte de données, que les chercheurs ne soient pas bien accueillis ou que certains participants se retirent. Les doctorants étaient tous conscients de ces possibilités. Par contre, aucun d'entre nous n'aurait pu imaginer la superbe expérience de recherche qui nous attendait, une aventure qui restera lithographiée dans nos mémoires pendant longtemps. Les prochaines sections tentent de rendre justice à la force de nos partenaires de recherche et au parcours entrepris par l'équipe de doctorants.

### *L'entrée dans le projet*

Le 17 mai 2004, le professeur et les responsables du projet ont organisé une rencontre avec les participants afin que tous puissent faire connaissance. Au cours de cette rencontre, nous devions visiter les suites des participants, ainsi que la salle commune, puis un souper à la cafétéria était prévu. Cette rencontre a donné lieu à un premier niveau de réflexion quant à la contribution que nous pouvions apporter au projet. Plusieurs des problématiques sur lesquelles nous devions nous pencher se sont manifestées à tour de rôle; les responsables avaient visé juste.

Nous sommes arrivés vers 17 h 15. Étant donné que la salle commune était vide, nous avons frappé à une des suites des filles. Une d'entre elles s'est précipitée vers les autres suites en criant que nous étions arrivés. Les participants attendaient notre arrivée avec impatience et ils sont venus à notre rencontre avec empressement, à l'exception d'un d'entre eux. Ils semblaient tous excités et très heureux de nous rencontrer. Nous avons fait connaissance avec eux et dès les premières minutes, nous les avons immédiatement considérés comme des partenaires de recherche plutôt que les participants à un projet où nous devions faire de

l'observation. Une forte énergie s'échappait du groupe. Tous avaient soif d'apprendre, un désir de vivre à l'extérieur de la maison familiale et le goût de traverser de nouvelles aventures pour le meilleur et pour le pire.

Nous sommes restés debout dans le milieu de la pièce à discuter pendant une dizaine de minutes en attendant le signal pour aller souper. L'excitation des premiers contacts battait son plein dans la cacophonie des conversations. Pendant ce temps, la montre d'une autre participante a sonné et elle a machinalement appuyé sur le bouton, expliquant que le bruit se faisait entendre à toutes les cinq minutes depuis la veille. Un responsable s'est chargé d'arrêter la programmation de la montre et a indiqué à la participante qu'il s'agissait de changer la position du bouton de la sonnerie. Quelques minutes plus tard, un téléphone a sonné et la personne qui a répondu a demandé à celle qui téléphonait s'il était possible de rappeler puisque l'équipe de chercheurs était arrivée. C'est alors que le participant manquant est arrivé et sans se présenter, il s'est écrié qu'il était temps d'aller souper. Avant de nous diriger vers la cafétéria, nous avons visité une des suites assignée aux garçons. Un autre participant nous a accueillis avec enthousiasme, heureux de nous montrer que sa chambre était impeccable. Nous avons remarqué que les participants étaient tous bien installés. Certains avaient apporté leur téléviseur et leur magnétoscope; d'autres avaient une chaîne stéréo dans leur chambre.

Pendant le souper, les conversations s'entre-croisaient d'une manière presque gauloise. Certains d'entre eux ressentaient une grande fierté, tandis que d'autres semblaient un peu plus craintifs. Certains avaient des questionnements; d'autres voulaient discuter de leurs plans à long et à court terme. Cependant, tous partageaient de commun accord, le fait qu'ils voulaient écouter leur émission télévisée après le souper. Une participante qui semblait troublée nous a fait part de la perte de son emploi: elle a déclaré que les propriétaires des chiens qu'elle promenait allaient déménager. Un des chercheurs a vite proposé de l'embaucher pour faire promener ses chiens deux fois par semaine et elle a accepté avec reconnaissance. Plusieurs d'entre nous sommes

sortis de la cafétéria pour prendre l'air en attendant que les autres participants terminent. Quelques participants ont vérifié leur cellulaire, pour voir s'ils avaient reçu des appels ou s'ils avaient des messages. Plus particulièrement, une participante tenait son téléphone cellulaire dans sa main. Je lui ai demandé si elle l'utilisait beaucoup et elle m'a répondu que ce n'était pas important. Un participant m'a demandé si j'en avais un et je lui ai répondu par l'affirmative. Ils ont tous voulu le voir et ont été très surpris que je l'avais laissé dans ma voiture. Je leur ai dit que je leur montrerais un autre jour.

L'heure de notre départ était arrivée et plutôt que d'aller voir leur émission de télévision, les participants ont préféré rester à l'extérieur pour discuter avec nous. Ils nous ont demandé si on revenait bientôt. La première rencontre avait été un succès, les participants étaient aussi enthousiastes que les chercheurs.

### **Regard analytique au travers des problématiques**

Malgré le caractère anodin des premiers contacts entre les participants du projet et les chercheurs, ces derniers ont été d'une importance déterminante dans la contextualisation des problématiques à l'étude. D'abord, le rapport au téléphone s'avérait une problématique difficile à étudier, à cause de son caractère personnel. Par contre, la présence des téléphones cellulaires semblait garante d'une certaine observation participante. Ensuite, la surconfiance d'un participant nous a semblé apparente dès sa première apparition, mais il n'était pas le seul à faire preuve de ce trait de personnalité. De plus, la sonnerie de la montre a été la première manifestation d'un besoin flagrant d'apprendre à mettre en œuvre un processus de résolution de problème. Par contre, la participante qui a partagé son inquiétude face à la perte de son emploi s'est aperçue que lorsqu'on communique ce qui nous préoccupe aux autres, il arrive que quelqu'un nous offre une solution à nos problèmes. Pour ce qui est de la télévision, à prime abord, quoiqu'elle ait semblé être un élément central dans l'emploi du temps des participants, ces derniers ont préféré rester avec nous après le souper plutôt que d'écouter leur émission préférée. En plus des quatre problé-

matriques, la question des conventions sociales manquantes s'est manifestée clairement: nous sommes restés debout au milieu de la pièce lors des premières minutes de notre rencontre sans que personne ne nous invite à nous asseoir. Un autre participant qui est arrivé sans se présenter a lancé le cri pour nous dire qu'il était temps d'aller souper. C'est donc au travers de la question des conventions sociales que je tisserai la trame des problématiques étudiées, non pas comme la métaphore d'un fil qui relie les événements ensemble, mais comme un canevas qui sert de toile de fond à l'action d'un récit.

### ***La surconfiance ou l'illusion de la personnalité extravertie.***

La vie en société exige que la personne développe certaines qualités pour bien s'intégrer au sein d'un groupe. Souvent, ces qualités sont des mécanismes de défense qui servent de rempart à l'anxiété ressentie dans des contextes qui lui sont inconnus. Par exemple, une personne peut projeter une impression d'être très sûre d'elle-même sans l'être et vice-versa. Il est bien important de reconnaître que dans plusieurs cas, il existe une dissonance entre les discours et les actions qu'ils entreprennent et il faut avoir un œil averti pour lire ces situations.

Ce fut le cas pour certains participants du projet. Plus particulièrement, un participant avait la réputation d'être très confiant en lui-même et une chercheuse intéressée a étudié son cas. Dès la première rencontre, elle a noté l'enthousiasme de ce participant face à la vie. « Tout en lui est teinté de confiance, écrit-elle dans ses notes de terrain, sa démarche, les expressions de son visage, sa façon d'aborder les gens, de parler avec les responsables du projet ». Le présent extrait dénote bien ce que la chercheuse a remarqué:

*Il vient directement vers les gens et aime discuter avec eux. Lorsqu'il raconte un fait, il est toujours très emballé. Il aime ce que la plupart des garçons de son âge aiment : boire de la bière, faire du sport, voyager, acheter des vêtements de sport et manger des ailes de poulet épicées.*

En observant ce participant durant toute la période du projet, la chercheuse a aussi remarqué qu'il avait tendance à se désintéresser très rapidement lorsqu'il s'agissait d'activités plus calmes, telles que le dessin. Il préférait nettement parler d'un voyage de camping, de l'encan annuel pour lequel il négociait des dons d'articles, de la journée « Portes Ouvertes » et du banquet, des activités qui devaient marquer la fin du projet. De plus, étant conscient de présenter un déficit d'attention, il cherchait à mieux comprendre ce déficit et en parlait ouvertement. De fait, durant toute la durée du projet, il a fait peu de commentaires sur ses sentiments face à la vie en communauté et il n'a pas donné de feedback quant à sa façon d'entrer en relation avec les autres. Il aurait peut-être fallu être présent dans les rencontres avant le projet pour apprécier comment il se projetait dans l'avenir, et être du voyage de camping pour saisir son vécu.

Bien que ce participant paraisse socialement très fonctionnel, l'expérience vécue par cette doctorante fait ressortir que les conversations sont toujours les mêmes et que les commentaires sont récurrents, comme s'il s'agissait de textes appris. Il discute rarement du moment présent, il parle surtout d'événements rocambolesques du passé et rêve d'aventures insolites à venir. Il cherche à impressionner, à être au centre de l'action, à obtenir l'approbation des autres. De plus, il fait preuve d'un grand esprit sportif et aime encourager les autres, ce qui s'est manifesté durant les parties de « Bocce Ball » lors desquelles il ne manquait pas de féliciter les autres joueurs, de les encourager et de les inciter à jouer. Il organisait les équipes, s'occupait de l'équipement et dirigeait le jeu. De plus, il n'hésitait pas à inviter de nouveaux joueurs à participer et se portait volontaire pour leur expliquer les règles et pratiquer les lancers avant l'arrivée des autres joueurs. D'ailleurs, son esprit sportif n'a pas été un phénomène isolé. Le climat d'entraide, de coopération et de collaboration ont été des éléments communs qui sont ressortis à plusieurs reprises durant le projet. Ces éléments contribuent à créer un climat positif dans le groupe et s'avèrent très prometteurs lorsqu'on envisage de vivre en communauté.

Toutefois, l'authenticité des relations au sein du groupe qui a adopté un système de valeurs n'est pas toujours représentative de ce qui se passe à l'extérieur. Par exemple, un jour alors que la chercheuse est arrivée à la résidence, le participant vêtu d'un chandail et d'une casquette de l'équipe de football Renegades, était tout excité et il parlait tellement rapidement que son discours était incompréhensible. Il a expliqué qu'il allait passer la soirée en compagnie de son ami, un joueur des Renegades qu'il avait déjà rencontré auparavant et il dit: « since the first time we met, we are buddies ». Étant donné son accoutrement et le contexte rattaché à l'événement, la chercheuse s'est demandée si l'amitié était réciproque. Nous avons appris plus tard, par les responsables du programme qu'il s'agissait d'une amitié authentique.

Dans le cas de la rencontre entre ce participant et le joueur de football, il s'agit d'un événement isolé, mais encore reste-t-il qu'il faut apprendre à se méfier des inconnus et à distinguer les amitiés vraies de celles qui sont artificielles. Quoique ce participant projette une image de quelqu'un de très confiant en lui-même, son excitation excessive pourrait se traduire comme étant une insécurité dissimulée. Reconnaître les vrais liens d'amitié, éviter de montrer une excitation excessive face à un événement et agir avec réserve en présence de personnalités populaires sont des comportements qu'il faut apprendre lorsqu'on vit en société.

#### *Résoudre des problèmes pour faire face au quotidien*

Chaque jour, il faut prendre une foule de décisions pour arriver à conjuguer avec les situations qui se présentent à nous. Sans nous en rendre compte, nous entreprenons un processus décisionnel pour résoudre l'écart entre un état actuel et une situation anticipée. La réduction de cet écart constitue une situation-problème qui demande la mobilisation de diverses connaissances. Parfois, lorsque nous n'avons pas ce qu'il faut pour régler une situation nous-même, il faut demander de l'aide. C'est dans cette perspective qu'un processus de résolution de problème a été proposé aux participants du projet.

Lorsqu'une situation-problème se présentait, ils devaient tenter de la résoudre par eux-même, puis demander de l'aide à un pair et enfin, à un professionnel si la situation n'était pas réglée. La mise en œuvre de ce processus était vérifiée chaque jour lors de la rencontre avec les responsables. Quoique les problèmes qui ont été recensés durant le projet semblent anodins, ils méritent grandement d'être analysés au regard du processus de résolution de problème proposé.

Rappelons que dès les premiers contacts, deux problèmes ont été signalés : celui de la sonnerie d'une montre et celui de la participante qui avait perdu son emploi. Notons que le problème de la sonnerie de montre n'a pas atteint la première étape du processus de résolution de problème puisqu'il n'a pas été identifié par la participante. Il a fallu attendre que le problème se manifeste en présence d'autres personnes pour qu'un responsable se charge d'arrêter la sonnerie. Par contre, le problème de la perte d'emploi a causé du souci à la participante qui a décidé de partager ce qui préoccupait son esprit avec d'autres personnes. Le problème s'est réglé parce qu'un des chercheurs avait justement besoin de quelqu'un pour faire promener ses chiens.

Quelques semaines après le commencement du projet, un participant qui avait prévu faire sa lessive est venu s'asseoir en silence dans la salle commune en tapotant son sac. Deux observateurs lui demandèrent s'il y avait un problème avec son sac. Il déclara qu'il n'avait plus de cordon et lorsqu'on lui demanda s'il savait comment réparer le sac, il répondit à la négative. Il montra le sac à un pair qui lui suggéra immédiatement de le mettre à la poubelle. Il fallut alors attendre qu'un chercheur lui demande s'il connaissait quelqu'un qui pouvait le réparer et le participant répondit que sa mère pouvait le faire par la couture. Les chercheurs lui proposèrent une stratégie, mais dès qu'il fut laissé à lui-même, le participant abandonna et préféra aller jouer dehors. Face à ce problème, il a montré qu'il était capable de l'identifier, mais aucun effort volontaire n'a été mis de sa part pour remédier à la situation. Plus tard dans le projet, il a révélé que sa mère lui avait acheté un autre sac. Dans ce cas, il a reconnu qu'il y avait un

problème, mais bien qu'il ait été encouragé à le résoudre, il ne s'est pas mobilisé pour se mettre à l'oeuvre.

Lors d'une séance de casse-tête entre une participante et une chercheuse, un cas similaire s'est présenté. Une deuxième participante s'est jointe à l'équipe, mais elle éprouvait beaucoup de difficulté à faire le casse-tête: elle répétait les mêmes gestes et elle commettait les mêmes erreurs. Ce manque de stratégie n'a pas été identifié par la participante, qui insistait pour faire le casse-tête sans demander d'aide. Les deux autres partenaires lui ont donné quelques suggestions pour l'aider. Peut-être qu'avec le temps, la participante aurait demandé de l'aide, mais il est aussi possible qu'elle ne considérait pas cette situation de divertissement comme un problème.

Selon les participants, le fait d'obtenir ou de donner un numéro de téléphone n'a pas été identifié comme un problème. Pour certains d'entre eux, il était important d'avoir en sa possession le bon numéro de téléphone ou de l'écrire dans un carnet pour ne pas l'oublier. Ils ne semblaient pas comprendre qu'on peut accepter ou refuser de donner son numéro de téléphone à quelqu'un et ce, même si les intervenants le leur avaient expliqué. D'ailleurs, lorsqu'un participant a déclaré ne jamais être chez lui alors qu'un autre participant lui demandait son numéro, il semblerait que ce refus ait tellement surpris ce dernier qu'il n'a pas demandé les numéros de téléphone des autres participants. Pourtant, quelques minutes auparavant il avait répété deux fois qu'il était important de connaître les numéros de téléphone de tout le monde. L'inverse s'est produit lorsqu'une chercheuse de l'équipe a demandé au premier participant de lui donner son numéro: il s'est mis à courir pour aller chercher le carnet dans lequel il avait écrit le numéro de téléphone de sa chambre. Je me suis demandée si ce participant savait qu'il pouvait refuser de lui communiquer son numéro, même s'il s'agissait d'une chercheuse. Par ailleurs, le souci provoqué par cette observation porte à se questionner si les participants sauraient dire non à une personne inconnue qui leur demanderait leur numéro de téléphone. Quoi qu'il en soit, ce qui distingue le premier cas du deuxième relève de la

source du problème. Dans un cas, après avoir reçu un refus d'un d'entre eux, le participant n'a plus demandé d'autres numéros de peur que le même scénario ne se répète. Dans l'autre, puisque la personne qui demandait le numéro avait une crédibilité sociale, le participant n'a pas hésité à communiquer son numéro.

Toujours dans la présomption de la confiance accordée à certaines personnes, il est important qu'un apprentissage soit fait entre ce qui peut être partagé ouvertement et ce qui doit être gardé discret. Par exemple, une participante qui éprouvait des problèmes psychologiques a tenté de se confier à certains chercheurs. Les chercheurs l'ont écoutée durant quelques minutes, puis ils lui ont suggéré de parler à un psychologue ou à un professionnel puisque leur rôle n'était pas celui d'un thérapeute, mais bien de vivre l'expérience du projet avec eux. Dans ce cas, il valait mieux que la participante ait recours à des services professionnels.

Dans la même trame d'idées, il est aussi important que les participants sachent reconnaître des situations où ils devraient recourir à la compétence d'un médecin. Par exemple, un soir un participant était assis avec le pied relevé sur une chaise. Il s'était blessé. Un autre participant est allé lui chercher un comprimé de Tylenol et un verre d'eau. Une demie-heure plus tard, tout semblait bien aller et le participant marchait sans problèmes. Dans ce cas, le problème a été identifié par le participant et une intervention a été offerte par un autre participant qui a aussi dépisté le problème. Par contre, si la blessure avait été plus grave et que le participant avait eu besoin de soins médicaux, est-ce que la situation aurait été identifiée avec exactitude? Combien de temps aurait-il fallu pour que des mesures soient prises pour amener la victime à l'hôpital?

Au regard des problèmes observés, on constate que le processus de résolution de problème est un élément important qui persiste dans la vie quotidienne des participants. Certes, au cours de l'expérience estivale, aucune situation grave urgente ne s'est présentée. Par contre dans la vie quotidienne, il arrive que certaines situations

requièrent une action spontanée. Il en est de même pour des situations indésirables. Quoi qu'il en soit, pour régler des problèmes quotidiens, il faut d'abord reconnaître les situations-problèmes. Il s'agit d'un élément d'apprentissage qui devrait être travaillé dans le suivi.

### *Que faisaient les gens lorsque la télévision n'existait pas?*

Lorsque le projet a commencé, les parents étaient inquiets parce que le seul téléviseur disponible pour les participants était placé dans la salle commune. Il n'y avait donc pas d'appareil de télévision dans les chambres. Cette absence semblait causer un grand souci pour les parents compte tenu de l'importance accordée à la télévision par les participants. Les responsables voulaient mettre l'accent sur le côté social du projet et préféraient que les participants écoutent les émissions en groupe. Ils ont permis aux participants d'amener leur propre téléviseur à condition qu'il soit mis dans le salon de leur suite.

Tout au long du projet, les participants parlaient souvent des émissions qu'ils préoyaient écouter durant la soirée et ils négociaient en groupe l'émission à visionner. En les observant comme spectateurs télévisuels, il a été très apparent que pour certains, il s'agissait d'un outil éducatif. Par exemple pour des émissions comme « Jeopardy », il était surprenant de voir que beaucoup d'entre eux donnaient souvent de bonnes réponses aux questions. Ils connaissaient tous les vedettes de musique, les joueurs des équipes sportives nationales, les acteurs, etc. La télévision était devenue un prétexte pour se rassembler dans la salle commune. D'ailleurs, la chercheuse qui s'est penchée sur l'usage de la télévision a observé à quelques reprises que les participants parlaient entre eux ou ils dessinaient pendant que la télévision était allumée. La chercheuse a donc constaté qu'il arrivait que personne n'écoute réellement la télévision, mais qu'il s'agissait d'un bruit de fond sécurisant. Une autre fois, alors que les participants avaient anticipé écouter l'émission « Canadian Idol », ils ont changé d'idée en sortant de la cafétéria lorsqu'ils ont vu qu'il faisait beau à l'extérieur. Plutôt que d'écouter leur émission, ils ont préféré jouer une partie de

pétanque. La chercheuse a questionné les participants, pour savoir s'ils étaient intéressés de connaître le déroulement du concours, lesquels ont répondu qu'ils étaient intéressés, mais qu'il y avait autre chose d'amusant à faire.

Ces constatations ont mené la chercheuse à conclure que les participants n'attribuaient pas une grande importance à la télévision, mais qu'il s'agissait souvent d'un prétexte aux rencontres sociales dans la salle commune, pour discuter d'autres choses ou se joindre à un groupe qui parlait faire une activité quelconque. Par contre, la télévision devenait parfois aussi un appareil qui permettait de prendre un recul social lorsque la personne en avait besoin. Par exemple, un jour alors qu'une participante était dans sa suite à écouter « Cats », nous avons tenté de nous joindre à elle pour écouter le DVD. Nous avons employé la même stratégie que les participants utilisaient dans la salle commune, c'est-à-dire que nous avons engagé la conversation. La participante a arrêté le DVD et elle a répondu à nos questions. Ensuite, nous avons continué notre conversation et elle nous a invitées à aller voir sa collection d'ours dans sa chambre. Nous avons donc compris qu'elle voulait écouter attentivement le DVD et qu'elle n'avait pas envie de s'engager dans une conversation. Le même scénario s'est produit lorsque dans la suite des garçons, nous avons voulu jouer à un jeu vidéo avec un participant. Pendant qu'il jouait, nous lui parlions de ce qui allait se passer durant la journée « Portes Ouvertes » et ce dernier a arrêté la partie. Ces deux exemples montrent bien que dans certaines circonstances, les participants utilisaient le téléviseur comme un espace personnel pour faire le vide et ne pas s'engager dans une conversation.

Au regard des observations participantes de l'usage de la télévision, il semble que dans certains contextes sociaux, cet appareil prend une importance secondaire. Certes, il est facile de rester rivé à l'appareil pendant des soirées entières, mais il semblerait que lorsque d'autres activités se présentent, les participants préfèrent grandement s'engager dans des rapports sociaux que d'écouter les émissions, à moins qu'ils aient envie de faire le vide et de ne pas socialiser. Apprendre à se servir

des technologies qui nous entourent de façon judicieuse est une compétence très importante à développer. D'une part, il ne faut pas devenir esclave des technologies et en développer une dépendance affective. D'autre part, il est important d'apprendre à faire la distinction entre les émissions qui nous intéressent vraiment et celles qu'on écoute faute de mieux. En portant un regard éclairé sur ce que ces technologies nous offrent, il est possible d'en faire un bon usage et de bien identifier la place qu'elles devraient occuper dans notre quotidien.

### ***Le rapport au téléphone, entre sédentarité et nomadisme.***

En suivant le fil de l'utilisation judicieuse des technologies, je me suis penchée avec un autre chercheur sur le rapport au téléphone. Les responsables étaient inquiets du nombre d'heures passé au téléphone puisque ce retrait social pouvait influencer sur la dimension collective du projet. Tel que mentionné précédemment, cette problématique n'a pas été facile à observer car les gens se retirent souvent pour avoir une conversation au téléphone. Ainsi, les conversations téléphoniques étaient privées et nous n'avons pas voulu envahir l'espace personnel des participants. D'abord, nous avons tenté d'insérer un questionnaire sur l'utilisation du téléphone au sein des conversations anodines: As-tu téléphoné à tes parents dernièrement? Parles-tu à tes amis de l'extérieur? Devant un questionnaire aussi simple, les participants répondaient par des réponses laconiques. Ce feedback pauvre nous a obligé à changer de stratégie pour être en mesure de comprendre le rapport que les participants avaient avec le téléphone.

C'est donc au cours de notre participation dans le projet que nous avons obtenu ici et là, des bribes d'informations sur l'utilisation du téléphone. Certains participants téléphonaient à leurs parents plusieurs fois par jour tandis que d'autres ne téléphonaient que rarement, car ils savaient que leurs parents leur téléphoneraient éventuellement. Beaucoup d'entre eux manquaient la présence de leurs animaux domestiques et prenaient de leurs nouvelles en parlant avec leurs parents. Les participantes qui avaient une dépendance au

téléphone n'ont pas voulu parler de leurs activités téléphoniques durant toute la durée du projet.

Un jour, alors que je frappais à la porte de la suite des filles, l'une d'entre elles m'a crié : « I'm on the phone, give me one minute ». J'ai attendu pendant plus de cinq minutes et alors que j'allais quitter impatientement, elle m'a ouvert la porte en s'excusant. Elle a dit qu'elle devait terminer la conversation et qu'elle n'avait pas eu le choix de me faire attendre. Je n'ai pas questionné davantage cet incident, mais je me suis demandée si elle ne savait pas comment dire à une personne qu'elle devait raccrocher, ou si elle ne savait pas que lorsque quelqu'un frappe à la porte, on demande généralement à la personne au téléphone d'attendre et on fait entrer la personne à la porte, puis on retourne au téléphone pour terminer la conversation.

Les observations participantes face à la problématique du téléphone n'ont pas été aussi fructueuses qu'on ne l'aurait espéré. Cependant, la présence du téléphone cellulaire a été très révélatrice quant à l'utilisation de cette technologie d'information et de communication. Une bonne partie des participants possédaient un téléphone cellulaire. Il s'agissait donc d'un élément à ne pas négliger dans l'observation de la problématique du téléphone parce qu'en plus d'avoir les mêmes fonctions que la ligne téléphonique sur terre, il s'agit d'une technologie portable qui offre une panoplie d'autres services. Par exemple, la messagerie texte, le fureteur Internet et la boîte vocale étaient toutes des technologies auxquelles les participants avaient accès avec leur téléphone cellulaire. Certains participants portaient leur téléphone cellulaire à la ceinture, tandis que d'autres le gardaient dans leur sac. Une participante tenait toujours l'appareil dans sa main, comme s'il s'agissait d'une couverture de sécurité. J'ai remarqué que pour certains, le téléphone cellulaire servait à faire des appels lorsqu'ils n'étaient pas à la résidence, tandis que d'autres regardaient l'écran à tout moment pour voir s'ils avaient des messages.

Deux éléments ressortent des observations de la problématique du téléphone cellulaire. D'abord, les parents avaient décidé de procurer des téléphones à leurs enfants pour les rendre plus indépendants.



Toutefois, après avoir conversé avec les parents, j'ai compris que certains participants téléphonaient à la maison dès qu'un problème se présentait, afin qu'il soit résolu par la famille. Par ailleurs, il semblerait que certains participants aient développé une dépendance affective face aux technologies portables. Ils regardaient constamment l'écran pour voir si quelqu'un essayait d'entrer en contact avec eux et ce, même au milieu d'une conversation.

Ces constatations semblent dès lors soulever qu'il faille former les gens aux technologies qui leur sont accessibles. Premièrement, certaines normes sociales doivent être suivies. Par exemple, dans certaines situations sociales, il est de mise d'éteindre son téléphone. Deuxièmement, il ne faut pas toujours se fier à son téléphone, car nul ne sait quand le réseau ne sera plus disponible ou quand la pile sera épuisée. Troisièmement, il est essentiel d'outiller les participants pour ne pas qu'ils soient vulnérables aux abus psychologiques et aux dépendances qui peuvent se développer face aux technologies de la communication. Il faut savoir dire « non, je ne veux pas te parler » et savoir quand raccrocher. Face à ces problèmes potentiels, on peut émettre une hypothèse: si le rapport que certaines personnes entretiennent avec leur téléphone cellulaire est représentatif du rapport qu'ils entretiennent avec le téléphone ordinaire, il s'agit d'une problématique sur laquelle il faut continuer à se pencher dans un suivi.

Cette section sur les quatre problématiques à l'étude a permis de dégager des pistes de suivi. La prochaine section présente une synthèse de l'expérience vécue et fait émerger des recommandations en regard de notre expérience.

### **Regard holistique sur l'expérience vécue**

D'un point de vue plus global, tous les chercheurs ont souligné le dynamisme et la force de nos partenaires de recherche. Un profond climat d'entraide animait le groupe. En général, dès qu'un participant semblait éprouver des problèmes, les autres lui offraient de l'aide ou de l'appui. Si un participant ne savait pas comment s'y prendre pour faire la lessive, les autres lui aidaient volontiers.

Lorsqu'une participante avait peur de marcher seule, les autres étaient là pour la réconforter. Face à une souffrance ressentie, une tristesse ou une anxiété, les autres offraient leur aide. Ce souci de prendre soin de l'autre était spontané.

Ensuite, en vivant l'expérience du projet pendant deux mois avec eux, plusieurs chercheurs ont été surpris par le talent de ces jeunes adultes. Souvent, ce talent passait inaperçu parce qu'ils ne le faisaient pas valoir. Outre l'intelligence interpersonnelle collective qui émergeait du groupe, certains faisaient preuve d'un talent artistique et musical : une participante faisait de très beaux dessins du style art déco et une autre avait complété une 8<sup>ième</sup> année d'étude de piano. D'autres avaient une mémoire étonnante: un participant avait des connaissances encyclopédiques et était capable de réciter des grandes sections de textes qu'il avait lus tandis qu'un autre connaissait toutes les vedettes de la télévision.

Finalement, le désir de vivre de nouvelles expériences était marquant chez tous les participants. Plus spécifiquement, le sentiment de vouloir avoir un contrôle sur sa vie et d'avoir un impact sur son environnement semblait les animer: une participante respirait la joie de vivre en se promenant le soir au centre d'achat, d'autres étaient très avides de découvrir ce que la vie avait à leur offrir et un autre voulait vivre les mêmes expériences que les autres personnes de son âge.

Ces trois éléments qui caractérisent le groupe permettent de croire qu'il avait développé un esprit communautaire positif. Par contre, comme toute communauté apprenante, il reste certains éléments à travailler afin de permettre au groupe de vivre dans un esprit d'indépendance et d'interdépendance. Ainsi, au regard de l'expérience vécue durant le projet, quelques événements marquants ou récurrents méritent d'être revisités en vue de mieux préparer le passage à la vie résidentielle communautaire. Les implications de l'expérience serviront de tremplin à la formulation de recommandations en vue de la planification et de la préparation à la vie résidentielle communautaire.

### *Implications*

I) Pour toute la durée du projet, les participants devaient manger deux repas par jour à la cafétéria de l'université. Plusieurs des participants ont mentionné que la nourriture n'était pas de qualité. J'en ai moi-même fait l'expérience à quelques reprises. Cette situation a posé deux problèmes. D'une part, les participants ont senti qu'ils n'avaient pas de pouvoir décisionnel quant à leur alimentation. D'autre part, le fait de prévoir les repas, de les préparer et de faire la vaisselle corrobore l'esprit de communauté. Il serait donc souhaitable que le groupe ait accès à une cuisine commune afin de pouvoir préparer ses repas. De plus, en vue d'équilibrer les repas, un apprentissage est nécessaire quant à l'alimentation. Il serait avantageux de leur offrir des séances de formation en diététique ou de leur faire vivre des expériences vicariantes avec d'autres adultes compétents.

II) Plusieurs participants ont mentionné le fait qu'ils manquaient la présence de leurs animaux domestiques. Les récentes avancées en zoothérapie ont confirmé que la crise de cafard et l'ennui sont souvent transcendés par la présence des animaux de compagnie. De plus, le fait de s'occuper du bien-être d'un animal donne l'impression à l'individu d'avoir un impact sur son environnement. Il serait donc souhaitable que le groupe puisse vivre avec des animaux de compagnie, sans oublier que cela peut avoir des inconvénients sur la vie communautaire.

III) Étant donné l'authenticité et l'intégrité des participants, il semblerait qu'ils n'aient pas de méfiance face aux autres. Ils ont aussi tendance à faire confiance à l'autre, surtout si cette personne jouit de crédibilité sociale. Cette vulnérabilité met à risque au harcèlement ou à l'abus psychologique, physique et sexuel. Non seulement est-il important de les outiller face à de telles situations, mais aussi qu'ils puissent parler avec un conseiller ou un intervenant le cas échéant. Advenant qu'ils ne parviennent pas à verbaliser la situation indésirable, il est important qu'une personne vigilante puisse dépister un changement de comportement chez la personne harcelée ou abusée pour déceler le non-dit.

IV) Dans la perspective de ce groupe, il est aussi important que les participants gardent un lien avec leur famille. Quoique le but de vivre à l'extérieur de la famille soit de permettre à l'individu d'étendre son réseau social, les rapports avec des membres de la famille proche continuent de contribuer au bien-être de la personne. Qu'il s'agisse de visites hebdomadaires ou d'appels occasionnels, les participants ont tous soutenu qu'il était très important d'avoir un lien de proximité avec leur famille. Ce lien de proximité permet autant de voir le changement qui s'opère graduellement chez le jeune adulte qui vit à l'extérieur du foyer familial, que de déceler des signes de maladie physique ou mentale. Dans ce cas, le rôle de la famille est essentiel puisqu'elle peut offrir un appui psychologique ou spirituel.

V) Dans plusieurs circonstances, certaines conventions sociales étaient lacunaires. Entres autres, dans des lieux publics certains participants ont affiché des comportements socialement déficients. Il existe aussi certains codes sociaux implicites lorsqu'on s'adresse à un inconnu. Par exemple, plusieurs participants approchaient les gens en les questionnant sans les saluer. Un autre participant, épris d'une grande curiosité pour tout ce qui l'entourait, a tenté d'ouvrir des percolateurs chez « Timothy's » au grand désespoir de l'employé. Certaines conventions sociales devront donc être raffinées.

VI) Certains participants ont semblé éprouver de la difficulté à organiser leur temps libre et préféraient s'asseoir passivement devant le téléviseur ou parler au téléphone. En suivant l'idée du projet, qui est de mettre l'accent sur les rapports sociaux, il serait intéressant que des conditions favorables à la prise d'initiative soient créées. Ces expériences pourraient aussi faire en sorte que les participants prennent le devant pour entrer en interaction avec d'autres groupes sociaux. De plus, le fait d'avoir des contacts avec d'autres groupes pourrait favoriser la création et le développement de liens de confiance entre les participants, leur permettant ainsi d'élargir leur réseau social.

VII) Se projeter dans l'avenir, avoir des buts et des projets a semblé très importants pour tous les participants. Par exemple, presque tous les participants ont mentionné qu'ils aimeraient avoir un travail significatif et rémunéré. Ils étaient tous d'accord pour faire du bénévolat pour développer des compétences, mais le fait d'avoir un vrai travail et gagner de l'argent semble une priorité.

VIII) Outre le travail à faire quant à la complexité de la vie en dehors de la famille, le fait que la société soit entrée dans une ère nouvelle ajoute d'autres problématiques. Il est important que le groupe soit confronté aux technologies de l'information et des communications parce que ces dernières changent le rapport que l'être humain entretient avec son monde (Desjardins, 2005). Avec les technologies, les échanges s'accélèrent, la connaissance avance à une vitesse fulgurante est les frontières physiques sont repoussées. De plus, l'accès aux technologies ne garantit pas leur usage judicieux et il est facile de développer des comportements de dépendance si on ne sait pas quelle place leur accorder dans nos vies. Il est donc souhaitable que les participants soient informés et formés à l'usage des technologies.

### **En guise de conclusion**

En rétrospective, on constate que le projet « On Our Own Together II » a eu un énorme succès. Il a permis à quatorze adultes déficients de vivre ensemble, à l'extérieur de la maison familiale. L'expérience vécue au cours de l'été a prouvé que leur rêve était réalisable: ils ont été capables de vivre tout à la fois de manière autonome et

collective. Advenant que le projet de construction de la maison se concrétise, le projet aura agit comme paumelle, comme jointure servant d'articulation entre la maison familiale et la vie dans la communauté. Cette transition aura permis d'ajuster le niveau d'intervention nécessaire afin que l'insertion sociale et communautaire soit une réussite.

Force a été aussi de constater que bien que les membres du groupe soient riches en qualités et en aptitudes, il n'en demeure pas moins qu'ils ont tous besoin d'un accompagnement intégré. Cet accompagnement ainsi que la vie en communauté renforceront leurs compétences sociales. En ayant la liberté d'agir sur leur quotidien, tous pourront accroître leur estime de soi et développer, dans l'esprit de Bandura (2002), un meilleur sentiment d'auto-efficacité. Somme toute, vivre en communauté permettra à ces personnes de découvrir un sens à leur vie, de se sentir maître de leur destin et ce, autant au travers des moments de stress et d'anxiété qu'à travers les instants de plaisir et d'exaltation.

Dans cette perspective, le fait de permettre à ces gens de vivre en communauté dans l'ouverture au dialogue suscite un sentiment de bonheur et d'acceptation. Force est de constater qu'ils ont besoin d'aide dans la planification de leur quotidien, d'appui et de soutien pour leur permettre de passer au travers des moments angoissants. Non seulement gagneront-ils énormément à vivre ensemble, mais la société tout entière bénéficiera des retombées positives.

## **THE « ON OUR OWN TOGETHER II » PROJECT: AT THE DAWN OF A NEW ERA**

In the context of a community insertion and housing project for adults living with intellectual disabilities, which was hosted at a local University residence in May and June 2004, seven doctoral students participated in an action-research. The purpose of the study was to provide fourteen young adults the opportunity to experience living away from parents for two months to see what it's like. Four specific issues, the everyday problem solving, the overconfident personality, telephone use, and television viewing, were targeted by the researchers for this project. This paper reconstructs a narration of the experience lived, by providing an analysis of the specific targeted issues, and a synthesis of the experience which provides implications for a follow-up on the project.

## **BIBLIOGRAPHIE**

BANDURA, A. (2002) *L'auto-efficacité : le sentiment d'efficacité personnelle*. Bruxelles : De Boeck.

DESJARDINS, F. (2005) Les représentations des enseignants quant à leurs profils de compétences relatives à l'ordinateur : vers une théorie des TIC en éducation. *Canadian journal of learning and technology*, 31(1).

LAVOIE, L., MARQUIS, D., & LAURIN, P. (2003) *La recherche-action : théorie et pratique : ouvrage d'apprentissage autogéré ou manuel d'auto-formation*. Québec : Presses de l'Université du Québec.